



4 Livraison.

L47
4653

Wache

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS
JUSQU'À L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT
ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUÉ ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine ; Gibbon et Merivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfants et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'État la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements ; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain ; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain ; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence ; et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en

ferme ses camarades. La friction met quelque temps à opérer; puis, tout à coup, un second corps remue à son tour.

« Figurez-vous — je l'ai su depuis — que le second frère, arrivé au terme de sa dégringolade,



LA MER DE GLACE ET LE MONT-BLANC.

s'était tout bonnement endormi là comme une souche, et il avait fallu que l'autre, le frère aîné, qui n'avait été qu'étourdi, le boxât et le bourrât à leur mode d'Angleterre pour le réveiller. Ainsi s'expliquaient les gesticulations auxquelles il s'était livré près de lui.

« Oui, mais j'apercevais, monsieur, quelque chose de pis au bout de ma lunette. Le troisième frère, lui, continuait de ne pas bouger. Les deux autres avaient beau le traîner, le soulever, le secouer, le battre comme grain, il retombait toujours, et s'il dormait, ce devait être d'un fameux sommeil.

« Je me souviens des moindres détails. Il était trois heures de l'après-midi, quand les deux Écossais se remirent en route, laissant là le troisième Écossais. Cette fois, ils se dirigeaient contre les rochers des Petits-Mulets, à grand'peine, je vous assure, toujours liés ensemble par la corde. Le premier, qui paraissait le plus vigoureux ou le moins endommagé, taillait à chaque instant des pas dans la glace, et aidait l'autre, qui de temps en temps s'abattait, à y poser le pied. Enfin, après un travail dont vous ne pouvez avoir une idée, ils atteignirent l'endroit qu'ils voulaient, et là ils tombèrent tous deux comme une masse. Ils avaient mis près de deux heures à faire un chemin un peu moins long que celui qu'ils avaient si lestement parcouru en quelques secondes sur leur dorsale.

« Il était cinq heures du soir. Nos milords se trouvaient encore à trois mille six cents mètres de hauteur, par un froid du diable, et, qui plus est, sans couvertures et sans provisions.

« Nous nous demandions ce qu'ils allaient faire maintenant. S'ils se décidaient à passer la nuit sur les roches, autant valait pour eux se condamner à mort et s'exécuter mutuellement; l'engourdissement, et — comment appelez-vous cela? — la congestion du cerveau, puis le sommeil final guettaient là nos deux voyageurs.

« D'un autre côté, se remettre en marche dans l'obscurité, sans même connaître la route à suivre, c'était aussi jouer mauvais jeu. Et pourtant ce dernier parti était encore, à notre opinion, le plus prudent qu'ils pussent prendre.

« Sans doute qu'ils furent de notre avis, car, un peu avant la tombée de la nuit, on remarqua qu'ils exécutaient un mouvement en avant, toujours attachés, et se dirigeant, avec toutes sortes de précautions, vers le mur de la Côte. Là ils disparurent tout à fait, et ni lunettes ni prunelles de Chamoniards n'en purent discerner plus long. Il n'y avait qu'aux Grands-Mulets, — qu'ils avaient peut-être atteints dans la soirée, — qu'on pouvait savoir le joint des choses.

« Je vous laisse à penser, monsieur, si la nuit parut longue aux gens d'ici. Le lendemain matin, des messagers descendirent des Grands-Mulets, et alors nous connûmes l'exacte vérité. Les deux frères étaient effectivement arrivés au chalet vers les neuf heures du soir, non sans avoir glissé et roulé encore maintes fois sur les pentes. L'aîné était en bon point; mais le second était aveugle, — vous savez, la réverbération du soleil sur la glace et sur les névés.... — Quant au troisième, celui qu'ils avaient là-haut si bravement secoué, ce n'était plus qu'un cadavre.

« La caravane de sauvetage était partie chercher le corps près de la cime. Malheureusement, le ciel, qui déjà menaçait, avait fini par s'embarbouiller complètement. C'était un temps nuageux et neigeux; une neige fine, fine, fine.

« Midi se passe, et la caravane n'est pas de retour aux Grands-Mulets. La neige et le brouillard augmentent au point qu'on ne marche plus qu'à tâtons. Le soir vient, personne encore.... Pour le coup, on n'y tient plus d'inquiétude. Voilà que l'homme du chalet là-haut, Couttet-Sylvain, se met à s'arracher les cheveux de désespérance. Y avait-il aussi du bon sens à jouer la vie d'une demi-douzaine de pères de famille pour un unique Anglais, et encore pour un Anglais gelé et trépassé, qui pouvait parfaitement attendre?

« Mais des jurons, des grincements et des poils de moins, tout cela, pour sûr, n'avance à

rien. Il s'agit de voir où en sont les affaires. Et, par le flanc gauche, en avant, une deuxième caravane !

« Cette fois, il n'est plus question de messieurs en vacances, qui s'en sont allés, par manière d'ébat et de passe-temps, faire les *mirliflors* sur la Calotte ; il s'agit de nos Chamoniards qui sont partis par charité pure, en croque-morts, à travers une bruine et un grésil à transir net deux cent mille démons.

« — Si ça continue, se disait-on, tout Chamonix ira là-haut ; mais si personne n'en revient plus ?....

« Tout à coup, vers huit heures du soir, voilà que la caravane du cadavre arrive aux Grands-Mulets, dévalant sur les pentes du Dôme comme une avalanche. Le pauvre corps, emmaillotté d'une couverture, suivait dans la neige à la façon d'un traîneau. Quelques instants après, la seconde caravane survenait à son tour, nouvelle avalanche. Toutes les deux s'étaient retrouvées ; mais Dieu sait dans quelle situation. La première notamment avait failli choir dans un abîme, près du Corridor, en haut du glacier des Bossons, et deux des guides étaient presque aveugles.

« Et tout cela, fit le cantonnier en terminant, par la faute de deux au moins de ces messieurs d'Écosse, à qui leur mère avait pourtant, paraît-il, recommandé tout expressément le jeune frère, lors de leur départ pour nos pays. — Prenez garde, Young, avait-elle dit au plus vieux, c'est la première fois que votre cadet va dans les Alpes ; pas d'imprudences !

« Mais, bast ! Enfants qui veulent s'essorer n'écoutent quasi rien. Pas d'imprudences ! M'est avis que la pauvre dame aurait pu tout aussi bien siffler pour arrêter le vent ! »

Sur ce mot de péroraison, l'homme me souhaita le bonsoir, et reprit le chemin du plan de Fontanette, me laissant là, tout pensif, face à face avec le Mont-Blanc. Pendant le récit à bouche-que-veux-tu que m'avait fait l'honnête Chamoniard, la nuit n'avait cessé de tomber. A mesure que l'astre avait décliné de plus en plus, le flamboiement des plateaux de glace s'était éteint graduellement ; l'ombre avait envahi les abîmes ; les grands séracs s'étaient mis à pâlir l'un après l'autre. Seules, un moment, les plus hautes aiguilles brillèrent encore au-dessus des névés noircis ; puis le dernier reflet rougeâtre disparut à son tour de la dernière cime, et alors la chaîne entière du Mont-Blanc, avec tout le monde environnant, se raidit ainsi qu'un cadavre.

Fut-ce l'effet de cette transition du jour aux ténèbres, ou bien l'impression lugubre qu'avait faite sur moi, qui n'étais alors qu'un novice, la narration de mon cantonnier ? Je me sentis atteint d'une oppression singulière. Je voulus contempler de nouveau le relief nouveau des montagnes. Ah ! combien cette fois ces masses énormes me parurent sinistres ! Quelques secondes durant, j'eus comme une sorte de vertige qui m'ôta le sens des réalités. Je me crus devenu, moi aussi, la proie du chaos ; il me sembla que je m'étais oublié, sans guide, et même sans chapeau, sur l'homicide Calotte du Maudit, et que la nuit, l'affreuse nuit, venait de m'y surprendre. Le tintement d'une cloche qui se mit à sonner sous moi me fit choir à temps de ces hauteurs, où, loin de trouver la sérénité, — j'en demande pardon à Bossuet, — je côtoyais de près la folie. Mes yeux alors se reportèrent vers la vallée où Chamonix était assis, et une tiède ondée me revint au cœur. Le Mont-Blanc, c'était la mort, l'immobilité, le silence, avec tous leurs frissonnements et leurs épouvantes ; mais Chamonix, c'était le mouvement, c'était la vie avec ses mille bruits. Aussi de quel pas joyeux et précipité je me mets à

redescendre vers le village ! A mesure que je m'en rapproche, je vois les fenêtres qui s'éclairent, j'entends les chiens qui aboient, l'Arve qui mugit, puis la voix des commères qui jasant assises devant les portes, puis le piétinement menu des touristes qui rentrent avec leurs guides. Enfin, me voici arrivé, j'aperçois là-bas mon hôtel ; j'aspire avec le souffle du soir les senteurs de cuisine qui s'en échappent.... Quelques minutes encore, ô lecteur, et, non content de humer le souper, je le dévorerais.



A CHAMONIX.



SITE DES BORDS DU LÉMAN.

CHAPITRE II

Printemps vaudois. — Gradation harmonieuse des sites sur la rive suisse du Léman. — Le cabaret du *Torcol*; scène de village. — Coup d'œil sur l'âge lacustre. — Rome et les Helvétiens. — La grande émigration de l'an 58. — Le pays romand et les Barbares. — Souvenirs des invasions. — La reine Berthe la *Filandière*. — Aspect de Lausanne. — Le Jorat et le lac. — Histoire de la formation d'une cité vaudoise. — Le beffroi de la cathédrale de Lausanne. — La patrie de Vaud au temps de la domination savoyarde. — Comment se fit la conquête bernoise. — Les rivages français du Léman. — La *grande dispute* et l'établissement de la Réforme. — Baillis bernois. — Le major Davel. — Scènes d'affranchissement.

I

Qu'il est beau le réveil du printemps aux rivages vaudois du Léman ! Ce n'est pas cette révolution impétueuse et trop souvent meurtrière par laquelle la nature alpestre prélude aux riantes fécondations du renouveau ; ce n'est pas non plus cette discrète et silencieuse reprise de verdure à laquelle on assiste dans le plat pays : c'est quelque chose d'intermédiaire entre ces deux modes de rajeunissement ; si les avalanches n'emplissent pas la scène de leur voix, l'incubation printanière n'en est pas moins accompagnée de sonorités étranges et grandioses. Dans ces campagnes profondément ravinées, sur ce sol composé de pentes, de contre-pentes et de bas-fonds, mille torrents échappés des flancs du Jura se précipitent en mugissant vers le commun récipient du lac ; le lac lui-même, gonflé de la crue du Rhône, fredonne toutes sortes de chansons, en brassant, à grands coups de flux et de *rebat*, les menus graviers de ses bords.

Ainsi faisait-il certaine matinée où je me souviens d'être parti pédestrement de Nyon par la route postale. La vieille ville de Nyon, jadis colonie équestre des Romains, est située juste à l'endroit où le Léman, resserré d'abord comme un canal, s'agrandit jusqu'à prendre l'aspect d'une mer. L'élargissement se fait à la fois par les deux rives : à partir de la pointe de Promenthoux, la rive suisse décrit une courbe majestueuse vers le nord-est ; à partir du cap d'Yvoire, qui forme l'éperon opposite, la rive chablaisienne, c'est-à-dire française, s'évase également par la baie sinueuse de Thonon et recule noyée dans une buée bleuâtre.

A l'heure très-matinal où je m'étais mis en chemin, le lac m'offrait trois tranches de couleur



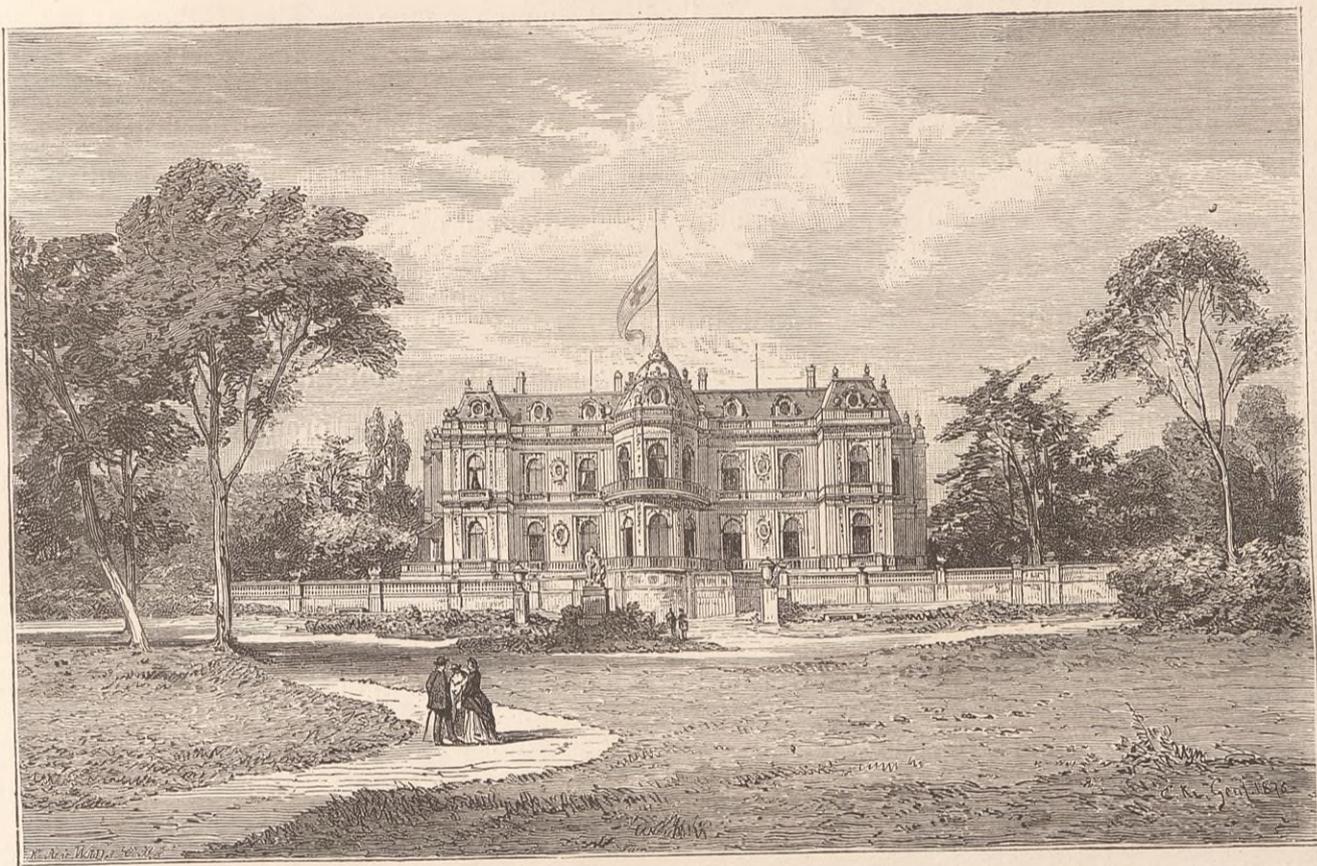
NYON.

distinctes : vers le fond, une noirceur d'encre ; en deçà, sur la diagonale d'Ouchy à Ripaille, de larges et rigides marbrures entremêlées de reflets roses et papillotants ; plus près de moi enfin, sous la côte vaudoise, où frappaient déjà les rayons obliques du soleil levant, un scintillement fou de cristaux cubiques qui, au souffle froid de la brise, se bouscuaient, chaviraient et se redressaient cent fois par minute. De Nyon à Prangins, je n'avais eu de regards que pour les mouvantes fantasmagories de l'immense nappe d'eau qui épuisait, comme pour me complaire, ses jeux de lumière les plus capricieux ; mais voici que soudain le cri d'un coucou qui passe au-dessus de ma tête me ramène à d'autres spectacles. Ailes pendantes, queue en éventail, la petite bête, revenue la veille peut-être de son hivernage aux cam-

pagnes du Nil, s'en va, d'arbre en arbre, selon sa coutume, du côté de la Bergerie. Je vois alors que dans la feuillée, à droite et à gauche, oiseaux de toute sorte, différents de ramage et de plumage, sautillent en s'égosillant. En levant la tête, j'en vois d'autres, au plus haut des cieux, qui filent, dans un ordre triangulaire, vers l'horizon noir du Jura. J'entends, sans les voir, au bord du chemin, dans les prairies et sur les coteaux, des myriades d'insectes et de scarabées qui frottent et refrottent gaiement leurs élytres. Les mouches fourmillent, elles aussi, collées en tas à tous les buissons ; les papillons, fraîchement échappés de leur triste enveloppe vermiforme, s'apprennent à virer sur l'onde aérienne, tandis que les libellules aux yeux énormes et aux ailes bleu d'acier se croisent d'un vol effaré, à la recherche du nénufar blanc.

Ce réveil annuel de la vie amène aussi la renaissance des hostilités : le fourmilion se remet aux aguets au fin fond de son entonnoir ; la lotte reprend sa chasse aux hôtes du marais ; puis, là-bas,

dans la forêt, où mainte marcescence de l'hiver salit encore de son mélange les touffes vert tendre du feuillage nouveau, les gros mangeurs bien griffus et bien endentés recommencent le cycle accoutumé de leurs méfaits; mais la gent misérable des écorchés aura beau geindre en ses mille patois, ce ne seront que fausses notes perdues dans la vibrante harmonie de l'ensemble. Tout à l'heure, au saut d'un fossé, ne viens-je pas d'écraser moi-même, sous mon soulier ferré de touriste, un crustacé qui s'en allait, sans prévoir fâcheuse aventure, à la conquête de la haie voisine? Et ce faisant, l'oreille emplie de la brise lacustre, je regardais sourdre les jeunes brins d'herbe autour d'un grand saule marsault tout crépu de fleurs cotonneuses; je regardais une infinité d'autres choses encore, car, de ce saule jusqu'au rempart boisé du Jura, la campagne entière m'offrait, de gradin en gradin, les suaves couleurs du plus



VILLA ROTHSCHILD PRÈS DE PRÉGNY.

fin pastel. Le hêtre avait ses premières feuilles, l'amandier fleurissait au milieu des vignes, le colza jaunissait les champs, et dans les terres hivernées les blés gaillards reverdissaient. Plus loin, au revers des monts, je discernais et le cerisier aux racines traçantes, et le pommier des hauteurs, moins branchu, mais plus élevé que son frère de la plaine; par delà enfin, mon œil s'arrêtait sur les froids alpages et sur le rideau toujours immuable des sapinières.

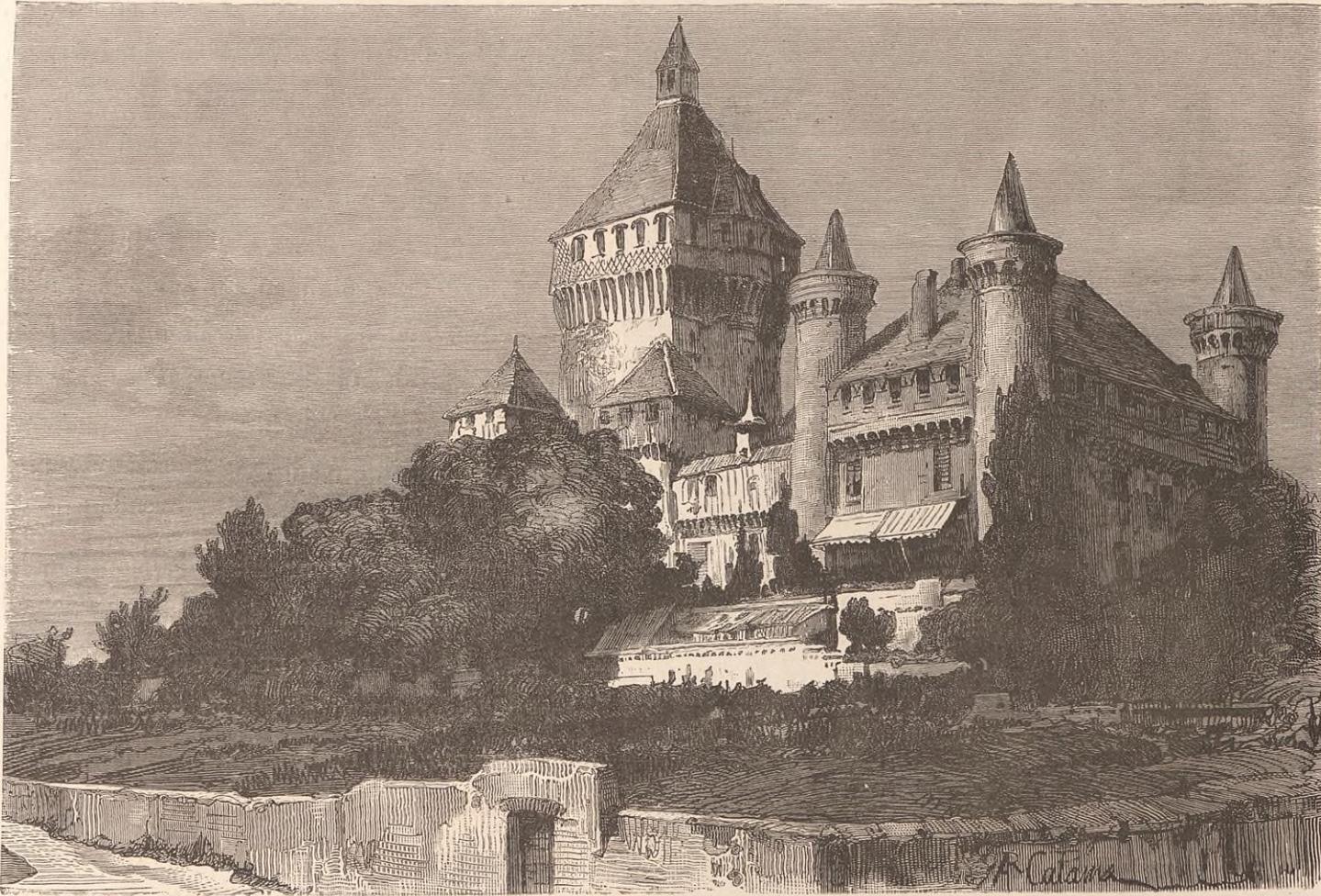
Qui a voyagé, ne fût-ce qu'en wagon, aux rives du Léman, n'a pu oublier de quelle façon harmonieuse et graduée se modifient les motifs et les coupes du paysage au fur et à mesure que l'on avance du sud-ouest vers le nord-est. Ce n'est d'abord, au sortir de Genève, de Prégny à Versoix, qu'une fraîche banlieue de villas ornées de bosquets et de pelouses, résidences célèbres pour la plupart, où ont demeuré, où demeurent encore les premières familles industrielles, politiques et savantes de la grande cité. Là, si l'on en excepte, à l'opposite du « petit lac », les masses brutes des Alpes du Faucigny, tous les sites ont un air paisible et gracieux. Les sommets fuyants des coteaux, les teintes noyées de

l'horizon, la mollesse des ondulations, l'ampleur aérée des espaces ouverts, tout imprime à cette région, véritable marche intermédiaire entre l'Helvétie allemande et la Savoie, un caractère plutôt champêtre que rustique, un je ne sais quoi d'adouci et d'appriivoisé que l'on ne retrouve nulle part en Suisse à ce même degré. Mais, passé Versoix, point où commence le territoire du canton de Vaud, c'est-à-dire à deux lieues et quart de Genève, le paysage se transforme sensiblement; il a déjà des traits plus fermes; les fantaisies du jardinage y cèdent la place aux sévérités de la grande culture; au lieu de parcs, il y a des champs de céréales; des prairies au lieu de pelouses, des vignobles au lieu de bosquets. Le sol, lui aussi, a dans sa structure quelque chose de plus cru, de plus primesautier qui commence à violer hardiment toutes les règles géométriques. Ce n'est pas encore cette sauvagerie indisciplinable des plans qui s'accotent à la montagne; mais ce n'est déjà plus cette gentillesse de lignes complaisantes qui s'offre aux frises de l'art, au menu ménage des pièces d'eau et des gazonnements. Avançons encore: par les saignées profondes du terrain, les ruisseaux gueulards courent d'une poussée toujours plus rapide depuis la montagne jusqu'au lac. A l'ouest, le Jura s'écarte de plus en plus. Sa chaîne, peu mouvementée sur le versant suisse, présente un front de plissement qui forme une clôture sévère à ce côté du pays. Au nord, la délimitation est moins nette avec le Jorat, trait d'union entre le Jura et le massif des Alpes Vaudoises qui lui-même confine à la gigantesque traînée des Alpes Pennines. C'est pourquoi la vallée, par là, se confond presque avec le bassin de l'Aar; les deux territoires, teuton et romand, se lient ainsi étroitement et ne sauraient vivre séparés sans dommage pour l'un et pour l'autre. Que serait en effet le premier, dépourvu de frontières naturelles vers le couchant, si le second ne lui fournissait l'excellent appui du Jura? Tôt ou tard, si ce n'était un fait accompli, il tomberait à la discrétion de cette Germanie dévorante d'où lui descend sur la tête ce même courant d'air froid qui balaye dans toute sa longueur le pays romand. Et que vaudrait, à son tour, la Suisse celtique, sans les hauts et solides bastions dont la flanque l'Helvétie tudesque? En dépit de la muraille feuilletée du Jura, elle aurait fini, sans nul doute, par devenir la proie de la France.

C'est à partir de Nyon que l'on commence à discerner dans les brumes de l'est le haut relief des Alpes Vaudoises, et, par delà, les épaulements du Moléson. La rive vaudoise nous présente ici, étagé sur trois lieues de front, au revers d'une antique moraine, le fameux vignoble de la Côte. Au midi apparaissent les dents àpres et les pics glacés des monts savoyards que de Genève on n'aperçoit pas. Un peu plus loin, à Rolle, puis à Aubonne, le lac achève de déployer sa molle courbure septentrionale. C'est du point culminant du vignoble, du fameux Signal de Bougy, qu'il faut contempler dans toute sa splendeur le merveilleux bassin du Léman. Bientôt on arrive à Morges, jadis une des quatre bonnes villes du pays de Vaud, — aujourd'hui mon lieu de nuitée. Derrière elle se dresse, avec ses donjons grands et petits, le célèbre château de Vufflens, le plus beau reste d'architecture féodale qui subsiste dans la contrée. Tout près de là, vers le point où la voie ferrée, s'écartant du lac, projette un embranchement vers Cossonnay et Vallorbes, débouche la plantureuse vallée de la Venoge. Les villages se pressent ici les uns sur les autres; des maisons de campagne se détachent de tous les vignobles ou se mussent dans tous les vergers; sur la droite, on aperçoit Lausanne et les assises brûlées d'un autre vignoble, celui de la Vaux, puis, distinctement cette fois, les sommités de la chaîne vaudoise, et, au-dessous, Vevey, Montreux, tout le contour expirant du lac jusqu'aux berges plates de Villeneuve. Le Jura, en revanche, recule et s'abîme de plus en plus dans les pâles vapeurs de l'horizon; le mont-

Blanc, lui aussi, se retire de la scène ; il disparaît définitivement derrière les altières Dents d'Oche, qui précipitent jusqu'au lac leurs parois glabres et à pic.

J'ai oublié le nom de certain village adossé aux pentes du Jorat que je traversai le lendemain matin ; mais j'ai gardé un souvenir précis du *vendage* où je m'arrêtai, une heure environ, à secouer la poussière de mes pieds et de mon gosier. Un vendage, ou bien une *pinte*, dans le pays de Vaud, c'est un cabaret. Sur ces rivages aimés de Bacchus, ce n'est pas la stricte nécessité qui règle le nombre des



CHATEAU DE VUFFLENS.

cabarets ; tout propriétaire ayant le droit d'établir chez lui un débit de vin et de liqueur, en payant patente, il n'y a si humble hameau qui à l'auberge communale n'ait ajouté un ou deux estaminets, ayant cour pour les jeux de quilles et pré à l'ombre pour les tonnelles.

La taverne dont je parle portait sur sa planchette extérieure cette enseigne quelque peu bizarre : *Au Torcol*. Était-ce fantaisie pure, ou le cabaretier, né malicieux, entendait-il prôner par ces mots les vertus toute-puissantes de sa vieille « eau de cerise » et de son absinthe neuchâteloise « de Couvet » ? Le torcol ou torcou est, en effet, un petit oiseau du genre pic qui possède la faculté singulière de se tourner le chef de telle sorte, qu'il en a le cou absolument tordu ; au moindre émoi, le voilà qui tombe en convulsion ; il pousse une espèce de sifflement guttural, agite sa langue glutineuse, et donne des coups de tête en avant comme s'il s'escrimait contre un ennemi invisible. N'est-ce pas là, je vous le demande, l'image grimaçante du buveur, pour peu qu'il ait absorbé « tout d'une tire », comme disent les Vaudois, son double ou triple pot fédéral ?

Le cabaret du *Torcol* se composait d'une seule pièce ; au centre, une longue table de bois avec des bancs, dans un coin des tables plus petites, dans un autre un bahut énorme, et dans le fond une horloge à coucou au-dessus d'un vitrage. Je me postai modestement sur un tabouret tout près de l'entrée. Trois paysans étaient assis à l'angle opposé ; ceux-là ne semblaient point « pris » ; ils buvaient tranquillement leur chopine, le sac à l'épaule, causant de la foire, du prix des denrées, et de ce qu'ils eussent apporté pour sûr, au lieu d'œufs et de beurre, s'ils eussent prévu que beurre et œufs seraient à foison sur la place. Leurs deux véhicules étaient à la porte, attelés chacun



ÉCOLIER.

d'une paire de bœufs roux, pailletés de blanc, larges de croupe et bien en viande, comme il convient à de bons charroyeurs. Juste en face, un peu en contre-bas, de l'autre côté de la rue, était l'école ; par sa fenêtre toute grande ouverte, je distinguais les têtes ébouriffées d'une douzaine de marmots, dont dix ou onze pour le moins eussent visiblement préféré courir, par ce beau soleil, dans les *étroubles*(1) des champs voisins. J'entendais aussi très-distinctement tous les dits accentués du maître, un peu moins les redits trébuchants des jeunes écoliers. L'instituteur allait et venait par la pièce ; tous les quarts de minute environ, j'avais le plaisir d'apercevoir, frôlant la croisée, son torse robuste et un peu voûté, que surmontait un crâne demi-chauve. Si, par instants, il interrompait sa promenade, je devinais ce qui l'occupait, rien qu'en voyant les yeux des enfants converger soudain vers un point particulier de la

salle, où se trouvait sans doute le tableau noir.

Ah ! la douce reprise d'haleine pour le voyageur ! Ces bons paysans en vestes de mi-laine, bavardant ici en leur patois, au dehors ces quatre bœufs à la *jointe*, immobiles et comme endormis sous le joug ; puis, là-bas, le murmure monotone de l'école ; plus loin, le lac bleu, par échappées de vue ; à gauche, les croupes austères du Jorat ; à droite enfin, un enchevêtrement de vallons dénoués et renoués sans rime ni raison : tout cela composait, vous m'en pouvez croire, la plus charmante scène de genre qui pût accueillir touriste au relais.

Deux tableaux, tirant comme l'enseigne à la satire, étaient appendus à l'intérieur du cabaret. L'un représentait un homme portant d'un air résigné une longue croix sur laquelle chevauchait une femme, — la sienne propre, — qui l'accablait de coups d'étrivière ; une énorme bouteille pleine de

(1) Petits sentiers très-étroits entre les cultures.

vin sortait à demi de la poche toute maculée de lie de la mégère, qui d'une main en tenait une seconde à moitié vidée, et de l'autre brandissait l'instrument de fustigation. Tout autour, d'autres femmes, — ce sexe est sans pitié, — contemplaient en ricanant cette scène de mœurs conjugales. L'irrévérence du sujet était complétée par quatre vers d'une légende en patois allemand, dont le sens était celui-ci :

Une bonne femme, c'est assurément un trésor;
Mais si Dieu t'en octroie une mauvaise, las!
Quelle lourde croix tu porteras à perpétuité,
Puisque femme n'est pas denrée vendable au marché.

La seconde gravure était d'un autre ordre : elle figurait l'enterrement du chasseur. Autour d'un mausolée le peuple des bêtes était rassemblé, cerfs, lapins, lièvres et volatiles de toute espèce ; le renard, en besicles, lisait avec componction l'oraison funèbre du défunt ; le chien, assis à côté sur son derrière, suivait chaque phrase d'un regard méfiant sur le papier que le renard avait à la main. J'imagine que, les premiers jours, les chalandes assez peu blasés du *vendage* avaient contemplé et analysé de leur plus fine prunelle campagnarde ces deux œuvres d'art ; mais l'habitude avait à la longue émoussé en eux cette bonne faculté admirative, si bien que, des quatre buveurs attablés céans, j'étais, à cette heure, le seul et unique à me repaître encore de cette imagerie.



ÉCOLIÈRE.

Un bruit de vociférations cacophoniques me ramena d'un bond vers le seuil. Au débouché d'une cour fangeuse, en forme de ravin, attenante à une mesure voisine de l'école, un groupe singulier venait d'apparaître. C'étaient un vieil invalide à la jambe de bois et une horrible servante borgne, frappant l'un et l'autre à tour de bras une vache attelée à un chariot comble de fumier. « Hé ! Va donc, stupide agote (1) ! » hurlait le reste de bonhomme en martelant les côtes de la bête avec son bâton. — Hue ! vieille tafion (2) ! » criait à tue-tête l'enragée femelle. Mais l'animal ne pouvait, malgré ses efforts, achever de vaincre la pente de la ruelle ; il demeurait là, d'un air morne, le front bas, étirant misérablement les courroies autour de ses cornes. Alors la servante exaspérée leva tout ce qu'elle put rassembler de jambe, et appliqua un grand coup de la pointe de son soulier sous le

(1) Épithète donnée dans le patois de la Suisse romande aux vaches qui n'ont plus de lait.

(2) *Punaise*, dans le même patois.

nez du pauvre ruminant, qui, hélas! ne s'en trouva pas quitte à ce compte, car en même temps le bâton de l'invalidé lui retombait d'aplomb sur le col. Cette fois, la vache poussa un beuglement dont tressaillirent visiblement les quatre bœufs au repos devant la porte du cabaret; tout en beuglant, elle fit d'abord un saut en l'air, puis elle s'abattit sur les genoux, renversant du coup le chariot avec sa charge odoriférante; mais alors, se sentant dégagée du joug, elle se releva prestement, donna de la corne à droite et à gauche, et s'enfuit au fond de la cour vers son écurie.

Restés seuls en présence du tas de fumier, les deux bouviers mâle et femelle se prirent d'injures;



JEUNE VAUDOISE.

ils allaient même se prendre de corps, mais ils cessèrent soudain leur sabbat, en voyant sortir précipitamment de la mesure une belle jeune fille, la figure animée par la colère, qui les écarta d'un geste d'autorité, et se mit à courir dans la direction de l'étable, en appelant plaintivement : « Lioba! Lioba! ma petite Lioba (1)! » Au même instant, le visage sévère du maître d'école apparaissait dans l'embrasure de la croisée. « Pierre! Marianne! vermissieux féroces! cria-t-il au couple encore bougonnant, ce sera donc toujours la même chose? Sachez, je l'ai déjà dit, qu'il existe, par delà, un paradis pour les pauvres bêtes, mais qu'il n'en est pas, non, il n'en est pas, — répéta-t-il en frappant la pierre de son poing, — pour la cassibraille (2) bourrue que vous êtes... » Sur ces mots, jetés d'une voix ferme, l'honnête régent repoussa les battants de la fenêtre, et moi, je rentrai au *vendage*.

A quoi bon vous en faire mystère? J'aurais certainement souhaité de revoir, ne fût-ce qu'un moment, l'accorte jeune fille aux joues empourprées qui prononçait

si gentiment ce petit mot de *Lioba*; mais j'eus beau attendre, les yeux braqués sur la ruelle d'en face, la jolie Vaudoise ne reparut pas: si bien que, somme toute, n'en étant pas à cette misère près, je tranchai au vif l'aventure, en payant mes deux verres d'eau de cerise, et en reprenant de mon pied léger la route de Lausanne.

II

Si la vérité demande à être tirée du puits, l'histoire, elle aussi, veut quelquefois être cherchée au fond de l'eau; autre chose est pourtant de l'y retrouver, après de longs siècles de submersion, autre chose de l'y reconnaître. Depuis des centaines d'années, les pêcheurs du Léman et de divers lacs helvétiques avaient bien aperçu à travers les flots transparents, sur des bas-fonds plus ou moins distants des rivages, de nombreuses rangées de pieux et des restes de fondations; mais l'archéologue n'y avait cru voir que des débris peu intéressants de digues romaines. Ce ne fut qu'en 1854, à la

(1) Nom d'amitié donné aux vaches dans la Suisse romande.

(2) En bon français: canaille.

suite d'une série de trouvailles fortuites faites sous une vase épaisse, au lac de Zurich, qu'un savant suisse, M. Ferdinand Keller, reconstruisit l'histoire sommaire des « cités lacustres » et de leurs habitants. L'étude des objets découverts ne laissait aucun doute : tas de pilotis, morceaux de charbon,



SCÈNE DE L'ÂGE LACUSTRE.

pierres de foyer noircies par le feu, ossements travaillés, ustensiles divers, tout indiquait l'emplacement d'un ancien village occupé par quelque peuple préhistorique.

On se mit dès lors à explorer les autres lacs de la Suisse, on sonda toutes les couches alluviales

formées sur leurs rives, on fouilla les deltas des rivières ; chaque coup de pioche enrichit d'une donnée certaine la nouvelle science anthropologique. Il devint tout à fait évident que les premières populations de l'Helvétie, — car de la période interglaciaire on n'a guère que des conjectures, — avaient établi, comme faisaient les Pæoniens du lac Prasias dont parle Hérodote, et comme font aujourd'hui encore les Malais de Bangkok et les Papous de la Nouvelle-Zélande, des bourgades insulaires au milieu des eaux.

D'une seule de ces primitives Venises, celle de Concise (lac de Neuchâtel), on a retiré tout un gigantesque musée, 25,000 pièces d'archéologie, révélant trois époques consécutives. Les unes appartiennent à l'enfance première de l'industrie : ce sont des objets de pierre et d'os ; d'autres à la civilisation déjà moins rudimentaire de l'âge de bronze, c'est-à-dire de la période où l'homme avait appris l'art d'allier les métaux ; d'autres enfin à l'âge de fer, qui est la période la plus récente. Les plus curieux de ces débris sont, entre autres, des poteries grossières, des cordes et des câbles fabriqués avec l'écorce de différents arbres, des restes de canots pareils aux pirogues des sauvages, c'est-à-dire faits de troncs de chêne creusés en auge, des poinçons et des racloirs en bois de cerf, des pointes de lance en silex ; on a même exhumé, des pentes molles du lac de Constance, tout un magasin contenant cent mesures de froment en grains et en épis, et, comme à Pompéi, un pain entièrement conservé par la carbonisation.

Il est facile de comprendre pourquoi l'existence de cet antique peuple, proche parent de ces Troglodytes dont on a également découvert la trace dans des cavernes près du Salève, s'était concentrée sur les eaux. La terre, en ce temps-là, n'offrait pas grande sécurité ; outre que chaque tribu brigandait aux dépens des autres, le sol helvétique, non encore défriché par l'homme, était couvert d'inextricables forêts, où régnaient des bêtes redoutées, dont quelques-unes ont disparu de la faune actuelle du pays. Tels étaient par exemple le bison et l'urus, deux espèces de bœufs qui ont à jamais cessé de tondre les pâtis de la Suisse. Le second, qui, par sa taille colossale, forme une sorte d'intermédiaire entre le rhinocéros et l'éléphant, ne se retrouve plus qu'en Lithuanie ; on a exhumé une de ses cornes près de Rapperschwyl (lac de Zurich), quelques-uns de ses os à Moosedorf, et c'est lui, dit M. Troyon (1), qui a donné son nom au canton d'Uri, sur les armoiries duquel figure la tête de ce bœuf.

A quelle époque disparut avec ses villages palafittes cette première race de colons aborigènes ? Ce fut sans doute à la suite de l'invasion du pays par les peuplades moitié celtiques et moitié germaniques qui, sous le nom d'Helvétiens, commencent à jouer un rôle dans l'histoire écrite. Ce sont en tout cas ces dernières tribus, unies entre elles par un faible lien fédéral, que nous trouvons établies, peu de temps avant la conquête romaine, sur la contrée qui porte aujourd'hui le nom de Suisse. En l'an 107 avant notre ère, on voit une partie de ces peuplades se joindre, sous leur chef Divicon, aux hordes de Cimbres et de Teutons qui essayent d'envahir d'Italie ; mais la victoire de Marius à Verceil les contraint de regagner précipitamment leur pays, et bientôt, d'assaillants qu'ils ont été d'abord, les Helvétiens en sont réduits à se tenir sur la défensive.

(1) *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*, tome XVII de la collection des *Documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande* ; — *Monuments de l'antiquité dans l'Europe barbare*, *ibidem*, tome XXV, Lausanne. — Tous les jours, l'importance des trouvailles augmente ; au printemps de 1877, comme je me trouvais dans le voisinage de Soleure, j'ai vu découvrir encore inopinément, au nord du petit lac de Burgaeschi, un groupe de constructions palafittes, avec haches de pierre, cruches d'argile, cornes d'aurochs, bois de cerf, fruits, crânes de grands animaux, etc.

Comment ce peuple plein de courage et d'énergie, mais divisé, ignorant de toute civilisation et ne sachant pas même tremper une bonne arme de combat, eût-il pu enrayer la fortune de Rome et faire échec à ces légions disciplinées qui venaient déjà de soumettre, de l'autre côté du Léman, les belliqueux Allobroges, et de transformer Genève en une station militaire? Le sol hirsute et peu nourricier des vallées alpestres méritait-il même d'être défendu au prix des derniers sacrifices? Ne valait-il pas mieux l'abandonner, pour aller chercher, sous un ciel plus clément, une terre plus hospitalière et une existence plus facile? L'assemblée des Helvétiens se réunit, et il fut résolu que toutes les tribus, sous la conduite du vieux et glorieux Divicon, émigreraient en masse dans la Gaule.

Deux années entières furent employées aux préparatifs du départ. On emmagasina le blé nécessaire à la nourriture de l'immense colonne voyageuse, on construisit les chariots qui devaient transporter les vieillards, les femmes, les enfants et les ustensiles; puis, le moment venu de se mettre en marche, on livra aux flammes toutes les villes et tous les villages de la contrée. Ces villes, ces villages, s'ils n'étaient plus de simples cités de castors, n'étaient encore, on s'en doute, que de pauvres agglomérations de huttes grossières, entourées de fossés et de palissades. Les émigrants, au nombre total de trois cent mille environ, étaient convenus de se réunir à l'endroit où le Rhône sort du Léman (an 58 avant J.-C.).

La Gaule courait grand risque d'être submergée. Elle l'eût été, si César n'eût volé à Genève avec ses légions. Par ses ordres, l'unique pont du Rhône fut détruit, et quant au passage à travers la vallée du Léman, il fut hermétiquement clos au moyen d'un mur long de dix-neuf mille pas, sur seize de haut, que l'on édifia depuis le lac jusqu'à la crête du mont Vouache, le long des rivages du fleuve. La gigantesque caravane, trouvant la route barrée de ce côté, se mit à longer les croupes du Jura vers le pays des Séquanes (Franche-Comté); puis, la montagne franchie, non sans peine, elle se dirigea vers la Saône; mais l'infatigable César était déjà là, occupant de nouveau le passage, si bien que l'arrière-garde entière des émigrants, composée de Tigurins, fut écrasée aux bords de la rivière. Les Helvétiens reprirent néanmoins leur marche, suivis et harcelés par l'armée romaine. Près de Bibracte (Autun), lorsqu'ils crurent le moment propice, ils firent soudain volte-face, et la mêlée s'engagea. Elle fut longue et terrible. Malgré l'héroïque intrépidité des Barbares dont pas un ne montra le dos à l'ennemi, les troupes de César l'emportèrent encore. Divicon périt, la fleur de ses guerriers périt avec lui. Quatre jours durant, la troupe survivante erra au travers des campagnes gauloises jusqu'au pays des Lingons (Langres); enfin, manquant de vivres, traquée de toutes parts, elle dut faire sa soumission. Elle ne comptait plus que cent dix mille têtes.

César se montra clément et politique. Rome avait besoin d'alliés énergiques qui défendissent contre les Germains, toujours en mouvement, les passages menacés des Alpes. Ce rôle revenait naturellement aux Helvétiens. Ceux-ci furent donc renvoyés dans leur pays avec le titre de *fœderati*. Ils conservaient d'ailleurs toutes leurs libertés et le droit de se régir par leurs propres lois. Mais de tels pactes, conclus par force avec un ennemi, pèsent toujours à un peuple fier. Six ans après, lorsqu'à la grande voix de Vercingétorix la Gaule entière se soulève, les Helvétiens n'hésitent pas à se joindre aux rebelles. Cette fois, c'est la fin de leur indépendance: le pays est réduit en province romaine; langue, religion, civilisation, tout commence d'y subir une profonde et irréparable métamorphose; cités juliennes, colonies équestres se multiplient bientôt dans la contrée, dont Aventicum, — Avenches, près du lac de Morat, — devient désormais la capitale.

Voilà donc les peuples helvètes, non plus alliés, mais tributaires et sujets de Rome ; pour la forme seulement, on leur a laissé leur diète nationale, le *conventus helveticus*. Voilà les petits-fils de Divicon servant dans les rangs des légionnaires, non point sur place, bien entendu, mais au loin, le plus loin possible, ordinairement en Asie. Sous Titus, ils étaient, dit-on, une dizaine de mille au siège de Jérusalem. Et voilà les cités helvètes pourvues de thermes, d'amphithéâtres, d'académies où l'on enseigne aux barbares de la veille les belles-lettres, la médecine, la jurisprudence des préteurs. Jupiter, Minerve, Bacchus, Cybèle, Isis l'Égyptienne y ont leurs temples et leur culte. De *Geneva* au Neckar, comme de Carthage à Lutèce, règne l'ère de « paix universelle » décrétée officiellement par les Césars-Dieux.

Vers l'an 400, l'Helvétie se voit tout à coup réveillée de ce doux sommeil de la servitude : les hordes germaniques d'outre-Rhin ont rompu la barrière de plus en plus faible que leur opposaient les légions. Les Alémanes les premiers se précipitent par l'est comme un flot. La merveille du pays, la grande cité d'Aventicum, qui avait près d'une lieue et demie de tour à son enceinte, est détruite de fond en comble. En un instant, le territoire tout entier est transformé en un désert, « le désert helvétique, » comme l'appelle Ptolémée. Un peuple vandale récemment baptisé, les Burgondes, arrive par l'ouest à son tour. Celui-là du moins, s'il prend le sol, apporte avec lui un code de lois relativement sages et humaines (loi Gombette). L'Helvétie romande ne se sentit pas trop effrayée à la vue de ces nouveaux maîtres ; mais, à peine avait-elle eu le loisir de les reconnaître, qu'un troisième ban d'envahisseurs changea derechef la face des choses : c'étaient les Francs.

En peu de temps, ceux-ci eurent soumis la Gaule, les Alémanes et les Burgondes ; dans ce dernier cataclysme, l'Helvétie perdit jusqu'à son nom. Toutefois, comme le nouveau corps dont elle était devenue partie était loin d'avoir l'unité et la cohésion de l'Empire romain, les vallées romandes et alémanniques, régies en sous-ordre par des ducs ou par des patrices, demeurèrent de fait presque indépendantes et gardèrent leurs lois respectives. Sur ce sol chargé de ruines, une puissance d'ailleurs était restée et allait devenir chaque jour plus prépondérante : c'était l'Église. Déjà au sixième siècle l'Helvétie romande possédait trois évêchés : celui de Genève, qui relevait de l'archevêché de Vienne ; celui de Lausanne, suffragant du siège de Besançon ; celui de Sion, qui dépendait de l'archevêché de Tarantaise. Dans la région alémanne où, malgré les missions du moine Colomban et de ses compagnons, le culte d'Odin demeurait encore assez florissant (1), on en comptait trois également : Bâle, Coire et Vindonissa (2).

La prospérité et les franchises des églises chrétiennes s'accrurent encore sous les Carlovingiens, et le pays qui, depuis l'invasion des Alémanes, était divisé en *gaue* ou *cantons* (Zurichgau, Aargau, Thurgau), et gouverné par des comtes et des évêques, sous la surveillance et le contrôle de ces délégués impériaux qu'on appelait *missi dominici*, sentit de plus près l'autorité du monarque suzerain ; mais, après la mort du grand Karl, l'émiettement et l'anarchie reparaissent sous le nom de féodalité. Ducs, comtes, évêques, abbés, tous visent à l'indépendance. C'est à qui se construira, sur quelque roche sourcilleuse, un solide castel muni de créneaux. Autant de castels, autant d'empires. Plus de bourgades

(1) Le christianisme lui-même n'y était guère qu'une religion de surface. « Dans les commencements, dit l'historien Zschokke, on donnait le nom de chrétien à tout homme baptisé qui avait appris par cœur une prière et savait faire le signe de la croix, bien qu'il n'eût renoncé en rien au paganisme. » C'était une pure substitution des images des saints à celles des idoles. Le sentiment nouveau qui dominait était une crainte horrible du diable et de l'enfer : crainte qui rapportait de beaux bénéfices temporels aux églises et aux couvents.

(2) Windisch, en Argovie.

mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite-Live ni Tacite. Enfin, la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'éroule.

Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre École des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens, faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

Cet ouvrage contiendra notamment plus d'un millier de médailles choisies parmi les plus belles, ou parmi celles qui offrent un intérêt historique; toutes seront dessinées, non d'après des reproductions plus ou moins exactes, mais d'après les monuments mêmes.

La collection des camées et des pierres gravées du cabinet de France, la plus célèbre de l'Europe, n'est guère connue que par des notices; nous y puiserons largement pour la faire connaître par des dessins.

M. Cohen, du cabinet de France, M. Muntz, bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, ont bien voulu nous assurer leur concours pour le choix des médailles et des monuments que reproduiront nos gravures.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volumes in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars 1878.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraîtra régulièrement une livraison par semaine à partir du 27 Avril 1878.